

Lectures des Ecritures judéo-chrétiennes

- Psaume 25, versets 1 à 13 (extraits)
- Proverbes 8, versets 1 à 20 (extraits)
- Evangile selon Jean 14, versets 1 à 9

Prédication : « L'attrait de l'avenir »

ou « Celui qui attire vers l'avenir, une vision nouvelle d'un théisme dynamique rêvée par John B. Cobb Jr.

S'il est de bon ton d'affirmer aujourd'hui qu'il faut vivre au jour le jour et profiter de chaque moment pour être heureux, philosophie de vie que je partage en grande partie, il est néanmoins indiscutable que notre présent ne peut être dissocié de notre avenir, comme l'affirme avec pertinence les théologiens du Process.

C'est aujourd'hui qu'il faut prendre les mesures et adopter des comportements qui garantissent à nos enfants, et aux générations suivantes, un futur acceptable et agréable. Pollutions, gaspillages d'énergies, inégalités sociales de plus en plus indignes sont des questions d'actualité que nous devons « rencontrer » pour construire l'avenir.

Eh bien, dans ce cadre, la référence à Jésus est fort pertinente, même si les avis divergent fondamentalement quant à la compréhension de son être et de son œuvre.

Certains le considèrent comme un apocalypticien annonçant la venue imminente du royaume de Dieu, inséparable de la résurrection des morts et de leur jugement, c'est-à-dire annonçant un événement en complète discontinuité avec l'Histoire ; alors qu'à l'opposé certains chrétiens pensent qu'il concentre d'abord son attention, et celle de ses proches, sur l'œuvre de Dieu déjà amorcée dans son enseignement et son agir, ainsi que dans la communauté de table et de mission qu'il partage avec ses proches, notamment les douze.

Si, effectivement, le message des évangiles nous présente un Jésus proclamant en paroles et en actes la venue du royaume, il y a toujours cette incise qui précise que ce royaume, aux yeux de Jésus, est déjà présent, inauguré, ce que les auteurs explicitent par le pouvoir que Jésus exerce sur les forces du mal et le pouvoir qu'il a de pardonner les pécheurs. Toutefois, Jésus, selon les Ecritures, n'est pas dupe. Il sait que ce royaume idéalisé, vers lequel il aspire, n'est pas réalisé ; qu'il est ce but vers lequel il faut tendre avec tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté.

Il y a donc aussi chez lui une attente, mais une attente active, mobilisatrice, qui témoigne de la venue – toujours imminente – du royaume de la lumière et du bien.

Pour Jésus, le royaume de Dieu, parce qu'il est à la fois présent et avenir (à venir), représente une nette rupture avec le passé. Ainsi, le nazaréen s'inscrit dans une lignée prophétique qui s'écarte, volontairement, d'une compréhension sclérosante de la religion. Fidèle au Judaïsme premier, il associe Dieu à toutes les forces de vie, ce qui est un des leitmotiv de la théologie contemporaine du Process, mais se dégage du même Judaïsme quand ce dernier veut emprisonner Dieu entre des tables de pierre, celles de la loi et des institutions qui en découlèrent.

Au lieu de légitimer les institutions religieuses et leurs représentants, pharisiens, sadducéens et scribes, Jésus prêchera un Dieu proche des hommes, qui chemine avec eux comme partenaire et qui met fin à tous les jougs, y compris celui des prélats.

Ainsi, même dans le présent, tout ce qui est hérité du passé n'a plus désormais qu'une valeur relative et provisoire, à la lumière de cette action commune menée par Dieu et les hommes. C'est l'un des grands thèmes développé par John B. Cobb Jr. : « Dieu est pour nous »...

Pour le Jésus des évangiles, connaître Dieu ne correspond pas à une obéissance accrue aux anciennes lois, mais à une libération de tous les asservissements y compris le légalisme : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des fautifs ! »

Répondre à Dieu, correspond à répondre à un appel, un appel qui nous entraîne à abandonner les sécurités factices liées à l'observance d'actes répétitifs, coutumiers et approuvés socialement, et s'engager – à la suite de celui qui nous précède et nous appelle – vers un avenir radicalement nouveau et incontrôlable, comme l'est toute force vitale.

Le moment présent est toujours un temps de décision qui réclame et suscite une réalité nouvelle qui rend possible le pardon radical de tout ce qui est passé. Comment comprendre autrement ces phrases prêtées à Jésus par les auteurs scripturaires :

1. Laisse-là tes filets et suis-moi

2. Vends tout ce que tu possèdes et suis-moi

ou encore :

1. Je ne te condamne pas, va et ne pêche plus...

Le théisme qui s'est développé durant deux millénaires d'Histoire de l'Eglise, et la religion qui en découle, défend une compréhension de Dieu bien différente de celle des prophètes et de Jésus.

Reconnaissons-le, la théologie chrétienne tend à nous décrire un Dieu qui légitime des normes et des institutions établies dans le passé, et imposées par un clergé qui confond souvent le sceptre et le goupillon ou, pire encore, le sabre et le goupillon, au lieu de nous présenter le Dieu de l'Exode, le Dieu libérateur qui nous appelle vers la nouveauté de l'avenir.

Au lieu de chercher Dieu à travers la quête sans fin d'un sens global, d'une dépendance absolue, d'un ordre et d'un espace sacré bien délimités, le chrétien sera beaucoup plus fidèle à l'esprit des Ecritures et de Jésus s'il cherche Dieu dans cet appel à aller de l'avant, au-delà de ce qui a été réalisé dans le passé et au-delà de la sécurité de ce qui est établi et habituel.

Bref, pour reprendre un slogan de la théologie du process, d'être un homme en devenir, un bâtisseur d'avenir, et non un homme qui ne cherche qu'à respecter des normes, avec la peur au ventre de mal agir...

Bien entendu, le chrétien moderne doit toujours reconnaître que dans cette approche novatrice, comme dans n'importe quelle autre, la distance qui sépare son expérience et sa conceptualité de celle que pouvait avoir Jésus est grande.

Jésus est un homme de son temps, inscrit dans une culture, une culture religieuse et politique, et nous ne lui serons pas fidèles si nous réitérons, sans réflexion et recherche de pertinence, ses faits, paroles, actions et croyances. Nous ne pouvons avancer que sur une voie qui, pour notre époque, est la plus en équation possible avec l'impact que le message de Jésus, ses actions, son existence, avaient pour les hommes de son temps.

La meilleure façon de faire correspondre, d'une manière ou d'une autre, notre existence au sens qu'avaient sa vie et son message ; autrement dit de vivre selon cet esprit qu'il nous a laissé, c'est de prononcer comme lui un oui catégorique à la vie et d'être attentif et ouvert à l'attrait de l'avenir. Je dis bien l'attrait de l'avenir. Je vais expliciter ce point, crucial selon moi.

Pour ce faire, je reprendrai, en les modifiant légèrement, trois questions pertinentes posées par John B. Cobb Jr., dans son ouvrage « Dieu et le monde » :

1. Premièrement, pouvons-nous identifier l'attrait de l'avenir comme quelque chose qui nous soit spécifique en tant que chrétiens ?
2. Deuxièmement, cet attrait nous dirige-t-il vers quelque chose qui attire. Autrement dit, y a-t-il un pôle, un aimant, ou notre mouvement est-il non orienté ?
3. Troisièmement, s'il y a bien un pôle, est-il légitime, sans que je ne l'impose à autrui, de nommer « Dieu » ce qui m'attire.

Première question : Pouvons-nous identifier l'attrait de l'avenir comme quelque chose qui nous soit spécifique ? J'entends donc par là qui soit spécifique à notre civilisation judéo-chrétienne...

En tous cas, la référence à Jésus sera, une fois encore, éclairante. Que signifiait pour Jésus la liberté ? Selon les auteurs des livres de Matthieu, Marc, Luc et Jean, Jésus s'inscrit dans une lignée prophétique pour laquelle la liberté inclut la libération du poids de l'obéissance inconditionnelle à des lois imposées et la libération de la culpabilité qu'entraîne une obéissance défailante.

« La loi a été faite pour l'homme et non l'homme pour la loi », s'écrie-t-il face aux religieux qui reprochaient à ses disciples de cueillir des grains pour se nourrir un jour de sabbat.

Toutefois précisons immédiatement que cette liberté ne peut, en aucune manière, être confondue avec la licence. On ne peut être libre si l'on se place sous de nouveaux jougs. C'est là toute l'intelligence de la relation du livre de l'exode concernant les dix commandements.

« Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'a délivré de la maison de servitude... » Alors, si tu ne veux pas redevenir esclave d'une nation étrangère ou de tes passions, « Tu n'auras pas d'autre Dieu, tu ne tueras point, ne voleras point, ne convoiteras point, etc. »

On ne peut obtenir la liberté en se pliant à nos seuls désirs égoïstes et en faisant fi des impératifs de la vie en société. Au contraire, on se libère du pouvoir des institutions existantes, y compris des lois morales, en vivant tournés vers une

réalité, beaucoup plus exigeante.

L'apôtre Paul l'a bien compris quand il s'exclame : « J'aurais beau prophétiser ou avoir la foi jusqu'à déplacer les montagnes, si je n'ai pas l'amour je ne suis rien ».

Hélas, au cours de ces deux mille ans passés, la grande majorité des êtres humains, et des chrétiens en particulier, n'ont pas compris le caractère spécifique de la liberté que Jésus nous a acquise par son exemple. Une grande partie de l'Histoire du christianisme se lit comme une triste oscillation entre l'émergence de nouveaux légalismes, dont le fondamentalisme protestant est un exemple déplorable, et une révolte qui rejette toute loi au nom du droit de l'individu à rechercher son seul bonheur personnel, ce qui n'est évidemment pas mieux.

Nombreux sont nos contemporains qui considèrent que l'être humain est déchiré entre des mœurs inculquées par l'enseignement et les attentes de la société d'un côté, et ses propres désirs et besoins individuels de l'autre. Dans cette vision réductrice, la religion est décrite comme une loi représentative des impératifs sociaux d'une classe dirigeante et il faut s'en débarrasser pour retrouver la liberté qui n'est rien d'autre, dans ce cas, que l'affirmation sans limite de ses désirs et de ses besoins. Dans une telle perspective, il n'y a pas de place pour l'attrait de l'à venir collectif...

Nous cherchons donc précisément ce que cette analyse omet, ces dimensions de l'expérience qui ne sont déterminées ni par la pression sociale, ni par les besoins et les désirs psychologiques exclusifs d'un individu. C'est en cela que le personnage du Jésus des évangiles est tellement novateur et le demeure car il a su allier les deux et se prémunir des excès de chacun.

Je m'en explique par un exemple. N'avons-nous pas eu l'occasion – récemment encore – de nous inquiéter de ce qui peut arriver à ces centaines de milliers de personnes sans abri, ni moyens de subsistance en Haïti, personnes dont – par ailleurs – nous n'avons jamais entendu parler ? L'explication cynique qui consisterait à dire que toute action altruiste n'est motivée que par un but égoïste est inadéquate pour décrire la réalité et l'expérience du comportement humain.

Il y a heureusement des individus qui se préoccupent de personnes qui leur sont éloignées, de personnes dont la vie n'empiètent pas sur la leur et dont les intérêts peuvent même entrer en conflit avec les leurs.

Ceux-là seuls sont animés d'un projet de vie cohérente, portée vers un avenir collectif prometteur, qu'on le nomme « positivisme » ou royaume de Dieu. Ceux-là seuls combinent harmonieusement les deux composantes – oserais-je dire les trois composantes - du sommaire de la loi juive que s'est réapproprié Jésus : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, dimension double et horizontale de notre humanité – et, dimension verticale, tu tenteras alors, mais alors seulement, de te projeter vers l'avenir, la dimension verticale, non pas Dieu descendant vers l'homme, mais l'homme, en relation avec Dieu, de quelque nom que l'on le nomme, construisant l'à venir.

Un individu du 21e siècle peut décider, comme Jésus le fit jadis, de rejeter les habitudes passées, ainsi que les pressions sociales, quand elles sont sclérosantes et inhibitrices, non pas pour se rebeller stérilement, mais en répondant à l'exigence de plus hautes vertus, celles de la vérité, de l'authenticité, de l'amour et de l'espérance, entre autres...

Venons-en à la deuxième question : « L'expérience de l'attrait de l'avenir signifie-t-elle qu'il y a quelque chose qui attire ? »

John Dewey, dans son livre « A Common Faith » (Yale University Press, New Haven, p. 51), décrit cet attrait de l'avenir de l'humanité, dans l'expérience humaine, comme l'expression de la puissance d'un idéal. Il est intéressant de voir ce qu'il entend par là pour ne pas balayer, d'un revers de main, ce que nous considérerions comme une simple utopie. John Dewey parle d'une relation active entre l'idéal et le réel, et va jusqu'à dire que l'on peut l'appeler Dieu. En s'exprimant ainsi, il suggère que l'appel de l'idéal est une puissance en elle-même et, en un sens, démontrer par là que les idéaux qui animent les hommes agissent évidemment sur eux.

John Dewey, et c'est là que certains fondamentalistes le combattirent avec âpreté, souligne qu'il est important de prendre conscience que ces idéaux nous ne devons pas les projeter, paradoxe extrême, dans une sphère supranaturelle préexistante. Pour moi, ce fut – je le dis avec un petit sourire – une véritable révélation, car il a raison, au moins sur ce point : la puissance des idéaux consiste à nous appeler, ou à nous guider, vers de nouvelles réalisations, fragmentaires et partielles, et non de nous assurer qu'ils sont déjà réalisés ailleurs.

Mais il nous faut maintenant éviter un écueil, car si nous refusons catégoriquement que les idéaux existent réellement, nous ne pourrions y voir que des projections ce qui minimiserait la puissance attractive de l'idéal que John Dewey voulait souligner.

Il est impossible de comprendre correctement l'exigence que m'imposent les vertus supérieures, vérité, amour, besoins légitimes d'autrui, s'il n'y a là qu'un mécanisme de projection.

Je reformule : Si mon rêve de paix et de fraternité dans le monde peut être, en effet, une généralisation de fragments de paix et de fraternité que je connais et identifie, sa puissance réside dans son caractère idéal objectif et non dans la

projection que j'en fais.

1. C'est parce que je vis en paix et œuvre pour la paix, que j'en reconnais les bienfaits et l'idéalise...
2. C'est parce que je me rends compte combien une parole de déculpabilisation est porteuse de germes de vie nouvelle, que j'idéalise le pardon...

Autrement dit, il faut reconnaître à l'idéal son caractère d'idéal qui m'est donné et qui me vient d'au-delà de moi-même quoique je puisse l'intérioriser.

Le seul danger, à ce stade, serait d'absolutiser le bien déjà accompli et ainsi d'empêcher le surgissement de biens nouveaux que nous sommes incapables de prévoir à long terme. Le processus qui porte l'homme vers l'avenir est celui qui amène les êtres humains à accueillir de nouveaux idéaux plutôt que de vivre dans l'abstraction ou la projection de valeurs dont l'on a déjà fait l'expérience.

Si nous comprenons que l'attrait de l'avenir dans notre propre expérience de vie est corrélatif au processus complet de la croissance de la personnalité humaine, nous serons aussi préparés à reconnaître que ce processus est corrélatif avec celui de la croissance de notre monde, dans la nature, en fait avec la vie elle-même telle qu'elle se concrétise dans tout le processus évolutionniste.

Une vision de quelque chose qui nous dépasse, nous et notre passé, nous est ainsi offerte qui, à chaque instant, nous attire vers un avenir encore incertain, nous faisant miroiter des possibilités nouvelles et plus riches pour notre être. Ce quelque chose est une possibilité toujours différente qui nous bouscule et nous met en mouvement : l'idéal pertinent pour chaque nouvel instant de vie, une puissance qui favorise la nouveauté et la créativité, la puissance d'un idéal, puissance non coercitive mais pas inefficace pour autant.

Arrivés à ce point de notre réflexion, nous avons franchi deux étapes correspondant aux deux premières questions formulées. Premièrement, nous avons noté que dans notre expérience interviennent à la fois l'influence causale du passé et l'exigence de possibilités nouvelles que nous avons nommé l'attrait de l'avenir. Deuxièmement, nous avons tenté de démontrer la puissance de cet attrait qui atteste d'une certaine objectivité de ce qui attire.

Nous sommes donc prêts à aborder la troisième et dernière question : S'il y a bien un attrait, s'il y a bien un pôle, est-il légitime, sans que je ne l'impose à autrui, de nommer « Dieu » ce qui m'attire ?

Etant donné le climat, souvent hostile, dans lequel s'élabore la pensée contemporaine et l'extrême hésitation à affirmer une réalité quelconque autre que celle que nous pouvons directement identifier par l'expérience, certains choisissent d'en rester là et c'est fantastique si, persuadés que le cours du développement du monde, de la nature et de l'homme, témoignent de l'incursion de la nouveauté et de la puissance d'idéaux pertinents, ils s'élancent de tout le poids de leur vie et de leur pensée dans cette direction, nous à leurs côtés.

Pourtant, et je rejoins en cela John B. Cobb Jr, Charles Hartshorne, André Gounelle, Raphaël Picon et Freddy Moreau, ce qui m'attire vers l'avenir possède une unité, une réalité, mérite un culte, un engagement, que légitime l'usage du mot Dieu, ou de celui de Grand Architecte de l'Univers.

Il va de soi, que je n'envisage pas une seule minute de vouloir prouver Dieu. Le rencontrer « face à face » n'est guère possible, toutes les Ecritures en témoignent. Je ne puis le reconnaître que de dos, ou mieux encore dans le reflet d'un homme ou d'une femme croisés sur le chemin de la vie. Définir Dieu, ce serait immanquablement le réduire, l'enfermer, et donc l'empêcher à jamais d'être notre idéal, selon les conceptions que nous venons d'évoquer.

Le mot Dieu évoque, ou devrait évoquer selon moi, à la suite des penseurs déjà cités, la personnalité, la volonté, le dessein, l'amour, le progrès, toutes connotations que n'a pas le langage utilisé pour parler d'un agent unitaire et réel.

Les chrétiens qui pratiquent les Ecritures sans œillères perçoivent que la richesse de ce langage concernant Dieu provient de l'histoire d'une expérience humaine avec lui, que l'analyse philosophique ou la réflexion pure sur notre expérience présente ne peuvent pas appréhender séparément de la tradition.

C'est pour cette raison que j'affectionne l'expression de Grand Architecte de l'Univers, empruntée à la Franc-maçonnerie spéculative, parce qu'elle rend bien compte d'une force qui établit un plan qui ne peut être mené vers son terme que par l'engagement de toutes et de tous, quels que soient leur âge, leur condition sociale ou la fonction qu'ils occupent. Autre force de ce symbole, nous rappeler que Dieu n'est pas un créateur qui abandonne le monde dès lors qu'il en a conçu les plans. Un architecte se doit d'être présent sur le terrain, de modifier ses plans en fonction des aléas du terrain et de l'apport des constructeurs, du manœuvre au chef de chantier.

Mais n'y a-t-il pas beaucoup de gens qui arrivent au même résultat en rejetant complètement le concept de « Dieu » et en orientant leurs vies vers des fins idéales ? Sûrement, mais il faut là aussi ouvrir notre esprit à la réflexion.

Si, sans aucun doute, nombre de ceux qui rejettent, ou ne se préoccupent pas de Dieu sont bien plus sensibles à

l'attrait de l'avenir que nombre de ceux qui « reconnaissent » Dieu, c'est parce que Dieu fonctionne beaucoup trop comme celui qui sanctionne ce qui est donné et beaucoup trop peu comme celui qui attire.

Bien qu'on ne puisse attribuer directement ni aux prophètes, ni à Jésus, ni aux premiers chrétiens, la conception de Dieu que je vous propose aujourd'hui, à la suite des philosophes du process, cette conception s'inscrit dans une impressionnante continuité avec leur témoignage. Car Dieu, selon les Ecritures judéo-chrétiennes est essentiellement compris comme celui qui rencontre l'homme dans le présent, mais en termes d'à venir, l'appelant à concrétiser toute possibilité neuve, mobilisatrice et bénéfique à l'humanité et au cosmos dont il fait partie.

Sans prétendre que la thèse que je défends en ce jour est la manière chrétienne de penser Dieu, je peux légitimement affirmer que c'est une des voies possibles d'appréhender l'existence, inspirée par des motifs et une symbolique spécifiquement judéo-chrétiens.

Ainsi, et c'est par cette phrase inspirée de John B. Cobb Jr., que je conclus ma prédication conférence de ce dimanche, Dieu n'est pas le sacré primordial, qui transcende et annihile toute séparation et toute singularité grâce à des pratiques religieuses surannées et déshumanisantes, mais bien le fondement symbolique à la fois immanent et transcendant de la vie et de la créativité qui nous attire vers l'avenir dans et par les événements quotidiens et ordinaires de l'existence et dans et par les circonstances, douloureuses parfois, de l'histoire de l'humanité, mais auxquelles nous sommes appelés et poussés à trouver, avec l'ensemble des hommes et des femmes de bonne volonté orientés vers un futur lumineux, des solutions toujours à réinventer.

Amen.

Pasteur Jacques Hostetter

Ce texte s'inspire largement du livre de John B. Cobb Jr. : « Dieu et le monde »